

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 40

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

terre attirait chaque jour quelque lièvre. A peine avait-il pris position, qu'un gendarme qui le surveillait depuis longtemps, se montra en annonçant qu'il allait faire rapport au préfet. Appelé à comparaître devant ce dernier, le braconnier se découvrit humblement, cherchant par mille prétextes, à atténuer la peine qui l'attendait.

— C'est que, lui dit le magistrat, vous avez deux contraventions au lieu d'une à votre charge : contravention à la loi sur la chasse et contravention à la loi militaire pour avoir revêtu une partie de votre uniforme; de là, deux amendes, mon brave homme; ce sera une leçon dont vous vous souviendrez, j'espère.

— Eh bien, monsieur le préfet, dit le braconnier d'un air attristé, je vous recommande de me passer au *minium*. (Le braconnier voulait sans doute parler du minimum de l'amende.)

Les cheveux sur le front.

Depuis quelques années, les femmes ont la fâcheuse habitude de cacher leur front, siège de l'intelligence, sous un amas plus ou moins épais de cheveux; ce qui leur donne l'aspect bestial, pour peu qu'elles aient les lèvres épaisses. Il est vraiment étrange que la femme, dont la coquetterie est innée, prennent quelquefois plaisir à s'enlaidir, parce que c'est la mode, sans se demander si cette mode n'a pas été inventée pour cacher le défaut d'une coquette.

Mais ne philosophons pas, racontons.

L'été dernier, le Jardin d'acclimatation de Paris fit venir, du fond de la Guyane, une famille de Caraïbes, les Galibis. Ces sauvages sont assez curieux dans leur nudité inconsciente; leur souvenir doit être conservé, car ils nous auront rendu un signalé service; ils portaient tous, hommes et femmes, les cheveux coupés sur le front, ce qui accentuait leur caractère sauvage.

Le père de charmantes jeunes filles, qui, depuis trois ans, leur démontrait vainement les inconvénients de la mode, leur promit une promenade au Jardin d'acclimatation. Il conduisit ses filles au campement des Galibis, leur donna des explications sur leurs mœurs, leurs goûts, etc., etc., mais il ne dit pas un mot de leur chevelure. C'était la seule chose que les jeunes filles avaient remarqué.

Dès le lendemain, elles rendaient la liberté à leur front, qu'elles ont d'ailleurs fort joli et de forme très pure.

Conversion produite par la vanité, soit, mais conversion qui, nous l'espérons, deviendra générale.

Le *vélo* est devenu d'un usage général en Angleterre. Un nombre considérable de facteurs ruraux, de médecins de campagne, de pasteurs de village, d'agents de police, se servent régulièrement de bicyclettes et de tricycles. On remarque aussi que ce moyen de locomotion devient très commun à Genève, dans les diverses classes de la société. Aussi longtemps que l'on ne possédait que les bicyclettes, les dames étaient privées de cet exercice aussi salubre qu'agréable. Mais il n'en est plus ainsi maintenant que l'on fabrique des tricycles légers et gracieux. L'appareil préféré est celui qui a reçu

le nom de *sociable*, parce que deux personnes, dont l'une est d'habitude un monsieur, y peuvent prendre place. Il existe même des vélocipèdes à quatre places, utilisés pour les promenades en famille.

On lui que n'est pas asse du que ne seimblé.

On certain gaillâ qu'on lâi desâi Bordu, ein avâi prâi on dzo 'na tôla bombardâie, qu'ein s'ein alleint, s'eincâobliè âo bord dè la route et s'étai su on moué dè pierrès cassâies, iò s'eindoo coumeint on ben'hîrâo, sein trovâ que la tiutra sâi trâo dura.

— Que d'âo diablio fâ-tou quie? l'âi dit on vesin, on pou pe tard, ein lo segougneint po lo reveilli.

— Eh bin! vouaïque, lâi repond Bordu, tot eintoupenâ et que ne savâi diéro iò l'ein ire, mè su quie tsampâ on momeint su la patoura après ma-reindon, po mè reposâ on bocon!

Onna vérificachon.

On bravo vilhio citoyen eintre l'autre dzo dein onna boutequa po lâi tsandzi on beliet dè banqua dè ceint francs. Lo boutequi lâi baillè on paquie tot dè pices d'on franc et lâi dit dè lo reconnaître po vairè se lo compto lâi est. Lo brâvo vilhio dèfâ lo paquie, sè met à alligni cliâo francs su la trabilia et à lè compta à mesoura; mâ paraît que trovâvè cein bin long, kâ arrevâ à 70, s'arrêrè l'âovrè sa grossa borsa ein couai, met dedein lè francs que l'avâi onco dein la man, lâi ribliè cliâo que l'avâi dza comptâ sur la trabilia, tire la fiçalla po la cliourè et s'ein va ein deseint: Du que cein est justo tant qu'à 70, l'est bon; n'ia pas fauta dè mè compta.

Recettes.

Compôte de coings. — Faites-leur faire un bouillon à l'eau bouillante et plongez-les à l'eau froide; coupez-les par quartiers, pelez-les, ôtez-en les cœurs. Mettez ensuite dans une casserole, 100 grammes de sucre pour un demi-verre d'eau, faites bouillir et écumez; versez sur vos coings et achevez-les de cuire. Servez froid à court sirop.

Salade d'oranges. — Prenez de belles oranges, coupez-les par tranches; dressez-les dans un compôtier avec sucre en poudre dessus et dessous, arrosez de bon rhum et d'un peu de muscade râpée.

Remède contre le rhume de cerveau. — La mauvaise saison commençant à se faire sentir, il est bon de rappeler quelques moyens de soulager les petits inconvénients qui en sont le résultat obligé.

Prendre de l'huile d'olive ou de l'huile d'amandes douces, en imbiber le coin d'un mouchoir et l'introduire dans les narines plusieurs fois par jour. On éprouvera de ce traitement inoffensif un soulagement certain.

Boutades.

Scène conjugale. — Madame accable son mari de reproches. Il est sans attentions pour elle, et lui refuse tout, il n'est aimable que pour les autres. Enfin, au comble de l'exaspération, elle s'écrie:

— Oui, tu me préfères jusqu'à tes bêtes. Tiens, encore la semaine dernière, quand Toutou est mort, tu l'as fait empailler.

— Mais, ma chère amie....

— Il n'y a pas de mais; je suis sûre que tu n'en aurais pas fait autant pour moi!

Guibolard déjeûne à table d'hôte. Il passe à son voisin le plat de côtelettes qui a fait le tour de la table, et il lui dit gracieusement :

— Choisissez, monsieur.

— Choisir ! fait l'autre ; il n'en reste qu'une, et encore c'est la plus petite.

— Oui, mais vous avez le choix de la prendre ou de la laisser.

Au restaurant :

Un garçon renverse le contenu d'un plat sur l'habit d'un client.

Maladroit ! s'écrie celui-ci.

— Oh ! monsieur, ne soyez pas inquiet, répond le garçon, notre bouillon ne tache pas.

Dans ses « *Souvenirs* », M^{me} Ernst, qui a donné à Lausanne, il y a quelques années, plusieurs séances de déclamation, raconte combien les Anglais sont intolérants en matière de prononciation, puis elle fait, en revanche, le récit d'une mésaventure qui prouve que ces impitoyables critiques ne sont pas plus impeccables que d'autres :

Le poète Tennyson, venant à Paris avec son frère et descendant hôtel Violet, fait faire un bon feu dans leur chambre, puis sort seul et dit aux garçons qu'il rencontre sur l'escalier : « Ne laissez pas sortir mon fou ! »

Aussitôt ils se précipitent tous à la porte de sa chambre et donnent un bon tour de clef.

Quelques minutes après, le frère de Tennyson veut sortir à son tour. Trouvant la porte close, il sonne, il sonne, nul ne répond ; il casse la sonnette et n'a plus d'autre ressource que de frapper à grands coups. On se décide à entr'ouvrir la porte et à lui dire : — « Restez tranquille. — Mais je veux sortir, ouvrez ! — Votre frère l'a défendu. — Comment ! mon frère ? il m'attend. » — Mais les garçons sont inflexibles.

Il se fâche, il crie, il devient furieux. Alors ils se jettent sur lui, le prennent à bras le corps, et, malgré sa résistance et ses cris de paon, l'attachent au pied du lit.

Peindre son exaspération, ce serait inutile de l'essayer.

Heureusement que Tennyson revint et qu'il expliqua l'ordre qu'il avait donné, en montrant son feu :

« Mon fou, c'est ça ! »

C'est lui-même qui conta cette histoire. L'Anglais dit *sortir*, pour éteindre.

Un Italien, avec une emphrase insupportable, et un accent plus insupportable encore, racontait l'autre jour, au café du théâtre, ses nombreux voyages à travers le monde. Il avait tout vu, tout comparé : J'ai été, disait-il, un' ann' à Madrid, un' ann' à Londres, un' ann' à Vienne, un' ann' à Stokholm. » Une personne présente ne put s'empêcher de l'interrompre en lui disant : « Je vois qu'en dernière analyse, vous avez été « un' àne' » partout... »

On raconte l'anecdote suivante à propos de la mort toute récente de Joachim Ruff, compositeur et pianiste, de l'école de Wagner, qui, Suisse de naissance, a toujours habité l'Allemagne : Un jour Ruff vint voir Rossini à Paris, et il lui joua une marche

funèbre qu'il avait composée sur la mort de Meyerbeer. « Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il au maître, après l'exécution de ce morceau absolument dépourvu de mélodie, parlez-moi franchement.

— Eh bien, dit Rossini en souriant, j'aurais mieux aimé entendre une marche funèbre de Meyerbeer en votre honneur.

Un gamin pleure à chaudes larmes. Son père lui demande la cause de son bruyant chagrin :

— C'est Georges qui m'a battu...

— Il fallait le lui rendre...

— C'est que je vais te dire, papa, ... je le lui avais rendu avant !...

Un bohème littéraire, correspondant de divers journaux, visitait un jour une exposition de peinture, après avoir abusé du petit blanc. Son but était de recueillir les éléments d'un article sur les toiles les plus remarquables. Tout hébété, il arrive dans l'antichambre et s'arrête devant une glace, avec la conviction profonde qu'il est en face d'un tableau. Il regarde un instant l'étrange figure qui s'y réfléchit, et écrit sur son carnet :

« Première salle. — Tête d'ivrogne, non signée ; beaucoup de caractère ; nez rouge saisissant de réalité... Vu ce type-là quelque part, « doit être peint d'après nature. »

Un touriste, de retour d'une excursion et dont le porte-monnaie avait reçu de rudes atteintes, disait à l'un de ses amis : « Pourquoi dit-on toujours : volé comme dans un bois ? Promenez-vous dans une forêt éloignée, vous n'y rencontrerez que des oiseaux et des écureuils qui ne songent guère à vous détrousser. Mais arrivez au village, à la ville, entrez dans la première auberge venue et demandez seulement une omelette ! ! »

C'est une âme.

Pour aller à la salle à manger, il fallait descendre l'escalier, suivant l'usage des maisons anglaises. Elle ne disait rien, je ne desserrais pas les dents ; bref, l'entretien, pour être muet, n'en était que plus pénible. Une idée bête me traversa l'esprit. Je lui demandai pardon. J'avais des larmes dans les yeux et peut-être aussi dans la voix. Elle me serra doucement le bras contre sa jeune poitrine, et posant sa main sur la mienne :

— Ne soyez plus méchant, me dit-elle.

J'avais donc été méchant ! Elle le disait, il fallait le croire, et elle le disait si bien ! J'aurais aimé qu'elle le répâtât.

Dans la salle à manger, il y avait beaucoup de monde, fort heureusement. Je ne sais ce qu'il serait advenu s'il n'y avait eu personne.

J'étais passé subitement de la tristesse à la gaité et de la colère à la soumission. Je ne sais plus si nous bûmes et mangeâmes : cela est probable. Les Anglaises ne se privent pas de montrer qu'elles mangent fort bien quand elles ont faim. Miss Jane était certainement une âme, mais une âme qui mangeait bien. J'eus plus d'une fois, depuis, l'occasion de m'en apercevoir. Ce jour-là, elle y mit sans doute une réserve commandée par les circonstances, car tout à coup un grand bruit s'éleva dans la rue et dans la maison. Un coup de canon venait d'annoncer le départ des concurrents. Nous remontâmes au galop, et je dois avouer que, dans sa précipitation, miss Jane me laissa voir de sa jambe un peu plus que la cheville.